

# Télérama

08 octobre 2104

## LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

**T**

### La Mouette

Drame

Anton

Tchekhov

| 2h30 | Mise en scène Frédéric Bélier-Garcia  
| Jusqu'au 12 octobre au Théâtre Nanterre-Amandiers (92)  
| Tél.: 01 46 14 70 00.

**T**

### Rien de moi

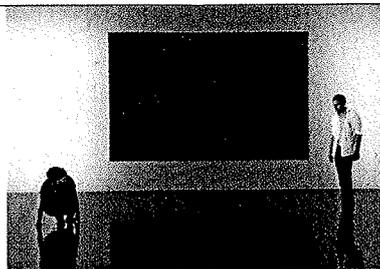
Drame

Arne Lygre

| 1h25 | Mise en scène Stéphane Braunschweig  
| Jusqu'au 21 novembre au Théâtre national de la Colline, Paris (20<sup>e</sup>)  
| Tél.: 01 44 62 52 52.

Trouver les espaces propres aux œuvres, plutôt que tenter d'adapter les œuvres aux lieux où on les joue. Imaginer l'architecture physique d'un texte... L'enjeu est d'importance. Et certaines salles, même splendides, sont peu faites pour les spectacles qu'on y offre. *La Mouette*, de Tchekhov, est de ceux-là, que le metteur en scène Frédéric Bélier-Garcia n'a pas su loger sur le trop imposant plateau des Amandiers de Nanterre, malgré la scénographie volontairement encombrante et kitsch de Sophie Perez, qui tente vainement d'habiter le vide. Fallait-il même programmer là-bas ce drame intimiste tissé de remords et de regrets? Condamnés à se déplacer sans fin sur l'immense scène, les comédiens en perdent l'âme et la nécessité de leurs personnages cabossés de désillusions et de ratages, d'amertumes et d'incertitudes. De la servante à la maîtresse, du fils à la mère, de l'amante à l'amant, aucun n'y devient en effet celui qu'il souhaitait. Composée en 1896, *La Mouette* (ici dans la superbe traduction d'Antoine Vitez) est la valse triste des espérances mortes. Nul pathos pour autant dans l'écriture si quotidienne, admirablement banale de Tchekhov. C'est toujours à base de détails matériels, de situations concrètes que se dessinent les drames sans fond de chacun, son absolue solitude. De l'artiste avorté que restera Treplev (poignant Manuel Le Lièvre), le fils mal aimé, ignoré par la mère narcissique et vampire (Nicole Garcia, terrifiante), à la jeune comédienne peu douée et amoureuse éternellement déçue, cette mouette triste et hurlante (Ophélie Kolb) qui donne son nom à la pièce. Et Tchekhov lui-même, avec une ironie ravageuse, ne s'épargne pas: il n'est pas et ne sera jamais lui-même Shakespeare, qu'il cite ici trois fois...

Quand il s'attaque au Norvégien Arne Lygre, 46 ans, le metteur en scène et scénographe Stéphane Braunschweig a lui, d'emblée, l'intuition de l'espace nécessaire. Comme toujours, il pense aussi ses créations en plasticien, les fait respirer dans un décor donné et, par la transposition même des corps dans l'espace, donne immédiatement une interprétation, un sens au texte. Celui de Lygre est singulièrement dépouillé, décharné pourtant.



Rien de moi, minimaliste, hors du temps.

Écriture sèche, dialogues minimalistes errant entre passé et présent, comme hors du temps, scènes squelettiques sans enjeu immédiat. «*Je n'arrive pas toujours à penser ce que je sens. Je n'arrive pas toujours à dire ce que je pense. Je ne peux pas savoir si tu saisis ce que je dis comme je le veux. Ta pensée ne couvre pas forcément la signification de ce que tu as entendu, et quelquefois tu ne peux même pas comprendre le sentiment qui en reste. Il y a tellement de strates là-dedans*», dit la femme – étonnamment, formidablement, baptisée Moi par le mâle auteur – à l'homme plus jeune qu'elle aime. Et pour qui elle a quitté mari et enfant après un drame familial dont elle ne s'est jamais remise. Dans un espace blanc quasi clinique, un appartement sans échappatoire, telle une prison, ou un sépulcre, les deux amants vont tenter d'inventer une nouvelle histoire d'amour. Des fantômes reviennent les hanter – la mère de chacun (et pourtant la même), le mari –, le temps vient les déconstruire. Par les simples échos des phrases nues, des voix brisant le silence, Lygre métamorphose une histoire simple en tragédie de l'échec amoureux, de l'impossible recommencement. Il sait donner mille résonances à une intrigue banale, y convoquer les liens assassins et cannibales de la famille, puis la mort elle-même, le destin. Si l'interprétation de Manuel Vallade (Lui, le jeune amant) n'est guère à la hauteur de celle, fiévreuse et rayonnante, sensuelle et déchirée, de Chloé Réjon (Moi) et de Luce Mouchel, toujours juste et saisissante dans trois personnages successifs, l'alchimie – ou plutôt l'inconfort de ce spectacle qui s'achève sous des eaux fondatrices et meurtrières – reste suffisamment dérangeante pour faire réver, trembler. Arne Lygre est un bel auteur de théâtre. Braunschweig lui a trouvé l'écrin tombeau qu'il lui fallait ●